

l'éducation, un mémoire sur les moyens les plus simples par lesquels on peut élever les enfants au foyer domestique dès le berceau jusqu'à l'âge de six ans.

Les derniers jours de Pestalozzi furent attristés et l'on peut même dire que sa fin fut hâtée par les attaques violentes dont il fut l'objet, de la part de Biber, à l'occasion de certains passages de son livre *Mes Destinées*.

Il ressentit bientôt de très-vives douleurs causées par la gravelle et l'on dut le transporter à Brugg, à cause des soins chirurgicaux fréquents qui étaient nécessaires. C'est là qu'il mourut le 17 février 1827, dans la 82<sup>e</sup> année de son âge. Son corps fut déposé au cimetière de Birr, à peu de distance de l'école où il avait donné à l'enfance ses dernières forces. Un rosier à seul marqué, pendant 19 ans, la place où reposait l'ami des pauvres, mais le 12 janvier 1846, un monument simple et digne lui a été élevé, par l'Argovie reconnaissante, à quelque pas de la fosse primitive, contre la façade latérale de la nouvelle maison d'école.

Rien ne peint mieux l'âme du grand philanthrope que les paroles qu'il adressa de son lit de mort aux membres de sa famille.

“ Mes enfants, leur dit-il, vous ne pouvez pas exécuter mon œuvre, mais vous pouvez faire du bien autour de vous ; vous pouvez donner aux pauvres des terres à cultiver. Pour moi, je vais bientôt lire dans le livre de la vérité. Je pardonne à mes ennemis ; puissent-ils trouver la paix, maintenant que je vais à l'éternelle paix ! J'aurais volontiers vécu encore six semaines pour achever mon travail ; et cependant je remercie Dieu de ce qu'il me retire de cette vie terrestre. Vous, mes enfants, restez paisiblement à Neuhoof, et cherchez votre bonheur dans le cercle de la famille. ”

Nous avons tenu à suivre Pestalozzi dans sa longue carrière, souvent douloureuse et troublée par les événements comme par les fautes, avant de résumer et de discuter sa méthode ou ses principes d'éducation. On ne peut d'ailleurs séparer sa vie de sa pensée : elle en est la démonstration et en quelque sorte l'illustration. Nous n'avons pas affaire à un esprit systématique, préoccupé du soin d'enfermer sa pensée dans une formule et d'édifier des théories : Pestalozzi agit comme il croit, et c'est surtout dans ses actes qu'il faut chercher sa doctrine. C'est un observateur patient de la nature humaine, un chercheur obstiné du moyen de l'ennoblir, et il poursuit son idéal sans se décourager de l'insuccès, qu'il attribue toujours à son insuffisance ou à ses fautes. Il a conscience du but, mais il est sans cesse à la recherche des moyens.

Il a foi dans la puissance de l'éducation pour l'amélioration du peuple, voilà ce qui donne de l'unité à sa vie et à ses recherches persévérantes.

Rien de plus ferme et de plus vrai que ses paroles à Niederer en lui confiant son manuscrit sur les causes de la Révolution française.

“ Un jour, dit-il, lorsque nos temps seront passés, lorsque, après un demi-siècle, une nouvelle génération nous aura remplacés, lorsque l'Europe sera tellement menacée par la répétition des mêmes fautes, par la misère croissante du peuple et par ses divers conséquences, que tous les appuis sociaux seront ébranlés, alors, oh ! alors peut-être, on accueillera la leçon de mes expériences, et les plus éclairés en viendront enfin à comprendre que c'est seulement en ennoblissant les hommes qu'on peut mettre des limites à la misère et aux fermentations des peuples, ainsi qu'aux abus du despotisme de la part soit des princes soit des multitudes. ”

Mais cet ennoblissement du peuple, il ne l'attend d'aucun système extérieur ; il le demande uniquement à la libre action de l'individu, développant les facultés que Dieu a déposées en lui. Le rôle de l'éducateur est d'exci-

ter ce rôle actif et de le diriger selon les lois de l'âme humaine.

“ Toutes les forces pures et bienfaisantes de l'humanité ne sont ni les produits de l'art ni les effets du hasard. Elles reposent virtuellement dans la nature intérieure de tous les hommes. Leur développement est un besoin général de l'humanité. ” (*Soirée d'un ermite*)

On a rattaché Pestalozzi à J. J. Rousseau. S'il est vrai qu'il ait d'abord partagé les vues de ce dernier et les ait appliquées à l'éducation de son fils Jacobli, il faut reconnaître que l'expérience ne tarda pas à lui en dévoiler les lacunes, et qu'il s'en dégaga bientôt en considérant l'homme dans la réalité de sa nature, et non à un point de vue abstrait comme l'auteur de *l'Emile*. Il s'en sépare surtout en faisant de la famille, de ses besoins et de ses jouissances, la base de toute l'éducation : c'est la mère et non le gouverneur qu'il charge de développer les facultés naissantes de l'enfant. En outre, son âme est trop religieuse pour songer à séparer, comme Rousseau, l'éducation morale et l'éducation intellectuelle.

Mme de Staël a parfaitement marqué la différence des deux systèmes : “ Un enfant qui, d'après le système de Rousseau, n'aurait rien appris jusqu'à l'âge de douze ans, aurait perdu six années précieuses de sa vie ; ses organes intellectuels n'acquerraient jamais la flexibilité que l'exercice, dès la première enfance, pouvait seul leur donner. Les habitudes d'oisiveté seraient tellement enracinées en lui, qu'on le rendrait bien plus malheureux en lui parlant de travail, pour la première fois, à l'âge de douze ans qu'en l'accoutumant depuis qu'il existe à le regarder comme une condition nécessaire de la vie..... Rousseau dit avec raison que les enfants ne comprennent pas ce qu'ils apprennent, et il en conclut qu'ils ne doivent rien apprendre. Pestalozzi a profondément étudié ce qui fait que les enfants ne comprennent pas, et sa méthode simplifie et gradue les idées de telle manière qu'elles sont mises à la portée de l'enfance, et que l'esprit de cet âge arrive sans se fatiguer aux résultats les plus profonds. En passant avec exactitude par tous les degrés du raisonnement, Pestalozzi met l'enfant en état de découvrir lui-même ce qu'on veut lui enseigner. ”

“ Rousseau a dit que l'on fatiguait la tête des enfants par les études que l'on exigeait d'eux ; Pestalozzi les conduit toujours par une route si facile et si positive, qu'il ne leur en coûte pas plus de s'initier dans les sciences les plus abstraites que dans les occupations les plus simples ; chaque pas dans ces sciences est aussi aisé, par rapport à l'antécédent, que la conséquence la plus naturelle tirée des circonstances les plus ordinaires. Ce qui lasse les enfants, c'est de leur faire sauter les intermédiaires, de les faire avancer sans qu'ils sachent ce qu'ils croient avoir appris. Il y a dans leur tête alors une sorte de confusion qui leur rend tout examen redoutable et leur inspire un invincible dégoût pour le travail. Il n'existe pas de trace de ces inconvénients chez Pestalozzi ; les enfants s'amuse de leurs études, non pas qu'on leur en fasse un jeu, ce qui, comme je l'ai déjà dit, met l'enfant dans le plaisir et la frivolité dans l'étude ; mais parce qu'ils goûtent dès l'enfance le plaisir des hommes faits : savoir, comprendre et terminer ce dont il sont chargés. ”

L'ancienne école traitait l'enfant comme une matière inerte qu'il fallait former sur un type déterminé, couler dans un certain moule ; la nouvelle ne veut que fournir la direction et l'aliment aux facultés de l'enfant, dont la libre activité doit produire un homme accompli.

A la base de sa méthode d'enseignement, Pestalozzi place l'instinct, et par là il entend pour l'élève la vie ou la perception directe des choses qu'on veut lui enseigner. Il étend le principe déjà posé par Comenius en ce qu'à l'image de l'objet il préfère l'objet lui-même. C'est là l'origine de ces leçons de choses où de cet enseignement par